

LE CHEVALIER DE PRADEL

UN OFFICIER COLON EN LOUISIANE

(1692-1764)

La colonie se développait en dépit de la faillite du fameux système, et à la grande inquiétude des Anglais et des Espagnols. Les premiers, établis dans la Caroline, tentèrent sournoisement de débaucher nos alliés indiens et firent tant que les Natchez, chez qui nous avions établi des factoreries, massacrèrent et chassèrent ceux qui les poussaient à s'insurger. M. de Bienville, gouverneur de la colonie, recueillit les fugitifs et les rapatria. Loin de reconnaître cette générosité, les Anglais, une fois rassurés, reprurent leurs manœuvres et provoquèrent l'assassinat de cinq Français. Bienville marcha contre les Indiens et fit exécuter les meurtriers. La paix fut signée avec le Grand-Soleil, chef des tribus Natchez, à condition que les vainqueurs construiraient un fort dans le principal village. Ce fut le fort Rosalie, poste très important qui nous permettait de commercer sans danger avec les Illinois. Mais les Anglais ne désarmaient pas; ils organisèrent un vaste complot destiné à détruire la colonie rivale sous les coups des Natchez, grossis des Tchactas et des Chicachas.

Le plan était très simple. Le même jour, à la même heure, à un signal donné, les sauvages devaient se jeter sur les colons des petits postes isolés et les massacrer impitoyablement. Pour assurer l'unité de l'action, on distribua aux chefs un nombre déterminé de bâtonnets: ils devaient en brûler un tous les matins. L'épuisement des bâtonnets marquait la date de l'insurrection. Heureusement pour notre colonie naissante, ce plan échoua. Une femme de chef amie des Français supprima plusieurs des baguettes remises à son mari, et celui-ci donna le signal de l'attaque quelques jours trop tôt. La garnison du fort Rosalie et les colons furent passés au fil de l'épée, mais le reste du territoire, mis sur ses gardes, put se protéger efficacement contre les autres tribus.

Une lettre du capitaine de Pradel va nous donner les premiers détails, tels qu'ils parvinrent au gouvernement de la Louisiane à la fin de 1729:

"Nous avons appris une triste nouvelle à laquelle nous ne nous attendions point. Tu m'as entendu parler très souvent du poste des Natchez, pour lequel j'ai été destiné autrefois et que j'ai depuis demandé en France. Eh bien! ce poste a été entièrement détruit par les sauvages des Natchez même, qui ont surpris en plein jour tous les habitants, dans le tems qu'ils étoient au travail, sans se méfier de rien, et les ont tous égorgés à l'exception de trois ou quatre qui se sont heureusement sauvés pour en porter la nouvelle. Il y avoit environ cent ménages dans ce poste, indépendamment des troupes qui consistoient en une compagnie qui étoit la mienne. Un capitaine réformé la commandant en mon absence et en attendant que la Cour eut nommé un commandant. Cette nouvelle, comme tu peux croire, nous a fait mettre tous sur nos gardes. M. Périer, notre général, a détaché une partie des troupes commandées par le major de la place, pour monter le fleuve tant qu'il pourroit, pour s'opposer à la descente des sauvages, supposé qu'ils fussent assez hardis de venir jusqu'à la capitale...."

Pradel, qui s'excuse d'abrégier sa lettre en raison du peu de temps qui lui laissent les fonctions de major de place qu'il remplit comme le plus ancien capitaine, termine ainsi:

"Quoique cette affaire soit arrivée, je ne renonce pas au commandement des Natchez. C'est, ou pour mieux dire, ce sera le meilleur poste de la colonie... On prendra garde à l'advenir de ny mettre que des gens qui connoissent le pais et le caractère des sauvages. Je

me flatte sans trop de vanité que si j'y avois été, cela ne seroit pas arrivé...."

Trois mois plus tard, Pradel, revenant sur cette malheureuse surprise, va nous donner quelques détails plus circonstanciés:

"... Cette affaire a mis la colonie à deux doigts de sa perte, puisqu'on croit que généralement toutes les nations sauvages avoient résolu de nous déclarer la guerre. Cependant, soit que cela ne soit pas ou qu'ils aient vu que nous étions sur la méfiance et, par conséquent, sur nos gardes, ils n'ont rien entrepris aux environs de la Nouvelle-Orléans, et n'ont défait que les Natchez et les Hyasous où ils ont fait des cruautés inexprimables. Les femmes qui n'étoient point grosses ont été éparniées, mais toutes les autres ont été tuées d'une façon la plus cruelle du monde. Ils leur ouvrirent le sein et leur arrachèrent l'enfant du corps et quand elles avoient assez de force pour souffrir l'opération césarienne, ils leur foisoient voir l'enfant qu'ils jetoient après aux chiens. Les hommes n'ont pas été traités moins cruellement puisqu'ils les ont fait brûler la plus part pendant des journées entières et cela à petit feu, après leur avoir coupé nés, oreilles, etc. Tout cela nous a mis pendant un tems dans une grande consternation; cependant nous nous serjions enfin consolés de la perte de plusieurs de nos amis et de quantité d'honnêtes gens pour lesquels nous nous intéressions sans les connoître, si les sauvages avoient été défaits à leur tour comme nous l'espérions. M. Périer, notre général, y avoit envoyé deux cent hommes françois et environ six cent sauvages de nos alliés nommés Chactas. Mais malheureusement cette affaire a très mal réussi. Les vivres et les munitions manquèrent tout d'un coup après un mois et demy de siège, et dans le tems qu'on comptoit les enlever d'assaut dans leur fort. Il fallut par force écouter les propositions qu'ils firent, qui étoit de rendre une cinquantaine de femmes ou enfans qu'ils avoient pour esclaves avec environ deux cent nègres qui s'étoient réfugiés parmi eux, et ce à condition qu'on retireroit le canon qui commençoit à les incommoder, et qu'on renvoyeroit aussi nos troupes et nos allies, ce qui fut fait le même jour, au grand contentement de celui qui commandoit, qui devoit se retirer la nuit prochaine, faute de munitions. Depuis ce tems, cette nation s'est retirée avec armes et bagages, femmes et enfans, dans des lacs et des pais impraticables pour des François, en sorte que nous sommes en quelque façon sans espérance de nous pouvoir venger. Le mieux que nous ayons est de nous servir à force de présents des autres sauvages pour les détruire peu à peu; mais ce ne sera pas peut-être encore avant dix ans, parce que ces sauvages ne font que de petits coups. Cela veut dire qu'ils vont par petits partis sur leurs ennemis en surprendre quelqu'un qu'ils assassinent, leur lèvent la chevelure et s'en retournent grand train chez eux, comme s'ils avoient fait un grand coup...."

Comme on vient de le voir, la répression de cet attentat fut des plus pénibles. Les François, commandés par Périer et son frère Périer de Salvart, obtinrent une capitulation qui ne nous donna pas entière satisfaction, les Indiens rejetant toutes les responsabilités sur les Anglais. Il fallut frapper un coup décisif pour maintenir notre prestige. Des renforts furent envoyés de France, et une seconde expédition organisée contre nos ennemis qui furent enveloppés et détruits. Laissons la parole à M. de Pradel: "Il en a été pris prisonniers 450 et quelques uns qu'on a envoyé vendre à S-Domingue pour y servir d'esclaves."

A suivre

AUX CADETS DE JOLIVET.

Jolivet,
Vos Cadets
Sont de petites choses si gentilles
Qu'on pourrait rêver pour eux de
flotilles

De "Petit Théâtre" ou de cabinet,

Doux Cadets,
Jolivet.Jolivet,
Vos Cadets"Au port d'arme" ont l'air de mignonnes
quillesQu'on pourrait tomber, sans la grosse
bille,

Comme feu David, d'un petit galet.

Bons Cadets,
Jolivet.Jolivet,
Vos CadetsLançant leurs regards, droit comme
torpilles,Pourraient apeurer les petites filles
Qui dansent pour eux de vieux menuets,Beaux Cadets,
Jolivet.Jolivet,
Un CadetCache un grand cœur, jamais ne sour-
cille,Ni, les nerfs d'acier, se recroqueville
Sur la mer en rage ou sous les boulets,Fiers Cadets,
Jolivet.Jolivet,
Vos CadetsSauront, si Dieu veut, quitter la
"guenille,"Et mourir "à bord," loin de la famille,
Loin du Ciel de France, un prêtre au
chevet,Chers Cadets,
Jolivet.

—N'Orléanais, 1921.

(Souvenir du "Jeanne d'Arc.")

Mardi Gras—Mardi Gras,
Petits corps—Diablotines,
Pieds mignons—et matines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Nez troussés—Turlupines,
Yeux arqués—et coquines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Corsets noirs—Crinolines,
Jolis cous—tailles fines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Bras poudrés—Gourgandines,
Ongle rose—et gredines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Contours ronds—Galopines,
Lèvre rouge—et calines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Bijoux d'or—Brigandines,
Blancs diamants—et blondines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Beaux minois—Citadines,
Dominos—et badines.Mardi Gras—Mardi Gras,
Baisers frais—Libertines,
Sœurs d'un jour—et cousines.
Mardi Gras—Mardi Gras.Souviens-toi que tu es Poussière et
qu'en PoussièreRetourneras,
Entends la Cloche en Glas,

A Genoux, en Prière,

Pense à Dieu, le Front bas.

Lève ton Front, et laisse un Prêtre
avec les CendresTe marquer en Pêcheur, en Homme qui
Mourra.Dans les Tréfonds du Cœur laisse ton
Dieu descendre.

Et sonder, et tailler. Laisse, tu guériras.

Pense à Dieu, le Front bas,
A Genoux, en Prière,

Entends la Cloche en Glas,

Souviens-toi que tu es Poussière et qu'en
Poussière

Retourneras.

—N'Orléanais, 1921.

"L'ILE DES SINGES"

Qu'est-ce donc que cette "île des Singes" dont on parle dans les journaux, depuis quelques jours?

C'est l'île Rooma, à 4 milles de Konakry, dans la Guinée française.

L'île des Singes ne s'attendait point à tant d'honneur, qui va devenir comme une succursale de l'Institut Pasteur et un grand laboratoire de recherches scientifiques.

Là le professeur Calmette immunisera les singes contre la tuberculose. Le vaccin préventif a, d'ailleurs, déjà été expérimenté sur dix génisses. Il a, dit-on, donné d'excellents résultats.

Et le professeur Calmette espère bientôt revenir et protéger les hommes de cette terrible maladie sociale.

Phrases de Ménage.

—Tu n'as aucune considération pour moi!

—Tu es désespérant, ma parole!

—Tu me traites comme la dernière des dernières!

—Il y a de quoi devenir folle de vivre avec toi!

—Je n'ai jamais un moment de tranquillité!

—Ma vie est un enfer sur terre!

—Je n'ai rien à mettre sur le dos!

—Je n'ai jamais un bon mot de toi!

—Oh! pourquoi ai-je quitté maman et papa!

—Je ne puis jamais ouvrir la bouche!

—Oh! si la tombe pouvait s'ouvrir pour moi!

Mariez-vous donc?

LES HABITUDES DES GRANDS

Socrate ne s'est jamais servi d'un clavignaphe.

Jules César n'a jamais employé un rasoir de sûreté.

Cléopâtre ne s'est jamais fait photographeur pour les vues animées.

Napoléon Bonaparte n'a jamais téléphoné à Joséphine pour la prévenir qu'il ne rentrerait pas souper les soirs de grandes batailles.

Confucius n'a jamais mangé dans un restaurant chinois où on jouait du jazz band.

Henri VIII n'a jamais permis aux journalistes de prendre des photographies de chacun de ses mariages.

Attila, roi des Huns, n'a jamais porté de pyjamas en soie.

Christophe Colomb ne s'est jamais servi de la télégraphie sans fil pour annoncer le résultat de ses découvertes.

Pénélope ne s'est jamais servi d'une machine à coudre en attendant Ulysse.

Hercule ne s'est jamais servi d'un tracteur "caterpillar" pour aucun de ses travaux.

Caron n'a jamais voulu se servir d'un yacht à gazoline pour traverser le Styx.

La reine de Saba n'a pas été voir le sage roi Salomon en automobile.

Démosthènes ne s'est jamais servi d'un phonographe pour enregistrer ses harangues.

Dans le Doute . . . Demande.

Edmond, le domestique, appela son maître par le téléphone.

—Je regrette de vous annoncer que votre maison est en feu, monsieur.

—Quel malheur! Mais est-ce que ma femme est sauvée?

—Oui, monsieur, ne vous troublez pas.

—Et mes filles?

—Elles étaient avec leur mère; elles sont également sauvées, monsieur!

—Et ma belle-mère?

—C'est justement à propos d'elle que je vous téléphonais, monsieur. Connaissant votre adoration pour elle, je voulais savoir si vous voulez que j'aille la réveiller au troisième étage ou si vous préférez que je la laisse continuer son "somme?"

L'immeuble

Le client—Combien allez-vous me vendre cette terre?

L'agent—Je vais vous vendre cela pour une chanson.

Le client—Combien?

L'agent—5000 dollars.

Le client—Oh! Oh! une chanson chantée par Caruso.